

# Le rôle des Koechlin dans la chimie textile au XIX<sup>e</sup> siècle

par Philippe BRANDT

Notes complémentaires d'Yves Antuszewicz



Jean Koechlin-Dollfus (1801-1871)  
Dessin du Musée Historique

Pierre Pflimlin, alors Sous-Secrétaire d'Etat à l'Economie Nationale, écrivait dans la préface du Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse consacré au bicentenaire de l'impression sur étoffe en Alsace (1946) :

« On est stupéfait devant l'audace et la ténacité des pionniers qui, il y a deux cents ans, fondèrent à Mulhouse les premières fabriques d'indiennes. Leurs successeurs, portés par le même élan créateur, surgir de ce noyau primitif notre industrie textile alsacienne, puissamment intégrée, qui sut conquérir tous les marchés du monde. Aucune explication déterministe ne saurait rendre compte de cette extraordinaire réussite qu'il convient de célébrer comme une victoire de la volonté créatrice de l'homme ».

Cette industrie nouvelle de l'impression avait, en effet, par le succès qu'elle avait rencontré, conduit logiquement à la création de toutes les branches d'activité indispensables à sa réussite : la filature, le

tissage, le blanchiment, la fabrication de produits chimiques, la construction mécanique et la culture de la garance en Alsace. Une telle expansion industrielle, réalisée à un rythme aussi rapide, allait bouleverser complètement les conditions de vie de la petite république de Mulhouse et hâter, par son succès, sinon même provoquer, sa réunion à la France en 1798.

Au début, la fabrication d'indiennes consistait essentiellement à déposer sur un tissu préalablement blanchi pour le rendre plus absorbant, une pâte contenant des sels métalliques (acétate de fer ou d'alumine). Puis ces tissus séchés dans des conditions bien établies étaient teints dans une décoction chaude de racines de garance pulvérisées. La garance se fixait seulement sur les sels métalliques pour former avec eux des laques colorées insolubles. On obtenait ainsi des rouges et des roses avec les sels d'alumine, des noirs, gris ou violets avec les sels de fer, des bruns et des olives avec des mélanges de ces sels. Les pièces étaient lavées, séchées, puis étendues au soleil sur pré et arrosées pour permettre à l'ozone produite par l'herbe de blanchir les parties non colorées. On portait ensuite au pinceau sur ces pièces étendues sur des tables une préparation d'indigo pour produire des bleus et la laque formée d'un colorant naturel jaune et d'alumine, finement dispersée dans une résine pour obtenir des jaunes.

Comme on le sait, l'impression était intimement liée à l'art des teinturiers et le nombre des couleurs que l'on savait imprimer était très restreint. Il importait donc de s'assurer des services d'un artiste peintre : un dessinateur, comme on disait alors, qui savait disposer et combiner les quelques couleurs que l'on savait produire, de façon à former sur les tissus des dessins agréables susceptibles de plaire aux dames auxquelles ils étaient destinés.

### Samuel KOECHLIN (1719-1776)



Samuel Koechlin  
Tableaux généalogiques de la famille Koechlin

En 1743, un jeune mulhousien entreprenant qui avait été employé dans une maison de Bar-le-Duc qui faisait le commerce des toiles peintes hollandaises, avait conçu le projet de monter, avec un teinturier, la fabrication des indiennes à Mulhouse. Ce fut un échec.

Jean-Jacques Schmaltzer - car c'est de lui qu'il s'agit - entreprit alors d'acquérir les connaissances qui lui avaient fait défaut. Il entra au service de la fabrique de toiles peintes de Luze à Neuchâtel, puis d'une autre maison à Hambourg.

De retour à Mulhouse, il s'associa avec deux jeunes hommes dynamiques de la ville qui pouvaient lui apporter ce qui lui avait si cruellement manqué lors de sa première tentative : des capitaux, l'appui des milieux influents de la ville, le talent d'un artiste peintre et l'expérience commerciale.

Ces deux jeunes Mulhousiens furent Samuel Koechlin qui, malgré son jeune âge avait la réputation d'un commerçant avisé et avait hérité d'une large aisance, et Jean-Henri Dollfus, artiste peintre, qui pouvait, comme Samuel Koechlin, par ses relations familiales à Mulhouse et à Bâle, créer une ambiance favorable à la jeune entreprise. Les débuts furent difficiles (1746). On se rendit compte qu'il était indispensable de s'assurer le concours d'artisans formés qui pourraient à leur tour former une main-d'œuvre locale.

On fit venir de Neuchâtel au moyen de conditions alléchantes, des graveurs pour fabriquer les planches à imprimer, des pinceauteuses, des imprimeurs. Puis le succès vint. La première fabrique d'indienne dont la raison sociale était Koechlin, Schmaltzer et C<sup>ie</sup> connut une prospérité telle que bientôt chacun des associés voulut édifier sa propre entreprise (1758-1765).

Schmaltzer, qui, entretemps, avait épousé la fille du bourgmestre Cornetz, s'associa à son beau-père et créa la maison Schmaltzer et Cornetz, puis fonda une fabrique d'indiennes à Munster (1776) qui devint par la suite la maison bien connue Hartmann et C<sup>ie</sup>.

Jean-Henri Dollfus qui avait acquis une large aisance et avait acheté (1754) la Cour de Lorraine, y

établit avec son beau-frère Jean Vetter la fabrique Dollfus-Vetter qui devint par la suite Dollfus Père et Fils.

Samuel Koechlin continua donc seul avec ses fils à exploiter le premier établissement sous la raison sociale de Samuel Koechlin Père et Fils. Ce fut une période de grande prospérité. Les impressions mulhousiennes avaient, par la qualité et la richesse de leurs dessins et coloris, supplanté les indiennes d'origine et dominaient tous les marchés y compris le marché français depuis qu'en 1759 Louis XV avait, à l'instigation de la marquise de Pompadour, aboli le néfaste décret de Louis XIV interdisant la fabrication et la vente de tissus imprimés en France.

Mulhouse formait à cette époque une enclave dans les territoires français d'Alsace. Mais ceux-ci étaient situés en dehors des frontières douanières de la France, établies à Bar-le-Duc et St-Dizier. Les Mulhousiens pouvaient donc importer aux meilleurs prix de Suisse, d'Allemagne et des Compagnies des Indes étrangères, les tissus nécessaires à leur industrie et étaient donc favorisés par rapport à leurs concurrents établis dans les limites de la douane française.

A la suite de réclamations de plus en plus nombreuses de ceux-ci et aussi de la Compagnie française des Indes, le gouvernement de Louis XVI décida, en 1785, de faire coïncider les frontières douanières et les frontières politiques. Mulhouse se trouva enserré dans un cordon douanier très préjudiciable à ses importations comme à ses exportations. Les troubles de la révolution et les guerres qui s'en suivirent achevèrent de dégrader la situation en provoquant une stagnation générale des affaires.

Les entreprises mulhousiennes subirent des pertes considérables et plusieurs durent être liquidées dont Schmaltzer et Cornetz et Dollfus Père et Fils (1786-1801). La fabrique Samuel Koechlin et Fils fut aussi durement touchée alors qu'elle venait de perdre son chef et fondateur, Samuel Koechlin, enlevé prématurément à l'âge de 57 ans (1776). Le seul fils de Samuel Koechlin en âge de continuer l'entreprise familiale était Jean Koechlin (1746-1836).



Jean Koechlin et Climène Dollfus  
(tableaux généalogiques de la famille Koechlin -  
archives Yves Antuszewicz)

### Jean KOECHLIN (1746-1836)

Il avait appris le métier d'indienneur dans la fabrique paternelle et avait reçu une instruction sérieuse tant sur le plan technique que commercial. Il était en plus dessinateur de talent. Son père l'avait associé à son entreprise dès 1771. C'est donc lui qui dirigera la fabrique en y associant ses frères Josué et Hartmann. Ce sera la première maison Frères Koechlin. Mais la situation de l'industrie ne cessait de se dégrader. Jean Koechlin qui avait entre-temps ouvert une école supérieure de préparation au commerce où l'on enseignait également des

mathématiques et de la physique et qu'il nomma « l'Institut », se retira en 1781 pour prendre, avec sa femme et son beau-frère, Nicolas Thierry, licencié es-lettres, la direction de cet Institut qui connut un succès très grand et reçut de nombreux élèves étrangers, de Bâle, de Suisse et d'Allemagne.

Jean Koechlin avait épousé en 1769 une petite fille de Jean-Henri Dollfus, Climène Dollfus, dont l'arrière grand-mère était la fille du célèbre mathématicien, Jean Bernoulli, professeur aux universités de Groningue et de Bâle. (Jean Dollfus, administrateur du chapitre de Bâle à Mulhouse et père de Jean-Henri Dollfus avait épousé Anne Catherine Bernoulli). La famille attribuait à cette illustre ascendance l'aptitude particulière de certains de ses membres pour les études scientifiques et la direction des affaires industrielles. Quant aux frères de Jean Koechlin, Josué et Hartmann, ils dirigèrent tant bien que mal la fabrique familiale qui se scinda en 1797 en deux affaires distinctes : Koechlin et C<sup>ie</sup> avec Josué et Koechlin-Weber avec Hartmann. Les deux entreprises végétèrent puis disparurent.

Josué Koechlin, son fils Joseph et son petit-fils Josué- Emile seront les ancêtres de la branche des Koechlin de Hollande.

Hartmann Koechlin, qui avait épousé la fille du greffier syndic de Bâle, Isaac Iselin et son fils Samuel qui se fixera à Bâle, seront les ancêtres des Koechlin de Bâle.

Cependant, si les fabriques mulhousiennes rencontraient toujours de graves difficultés, celles qui s'étaient établies en territoire français connaissaient au contraire une ère de prospérité. Aussi Jean Koechlin accepta-t-il en 1783 l'offre de l'oncle de sa femme Pierre Dollfus, d'entrer comme chimiste coloriste dans l'affaire qu'il dirigeait à Wesserling. Il s'agissait de l'ancien établissement Nicolas Risler qui avait pris la raison sociale de Pierre Dollfus et C<sup>ie</sup> et qui deviendra en 1788 par le jeu des associations, la maison Senn et Biedermann puis en 1802 Gros-Davilliers et Roman. Cette entreprise était devenue en 1783 par lettres patentes du roi Louis XVI manufacture royale. Elle était justement réputée pour la beauté et la richesse de ses toiles peintes.

Jean Koechlin y fit une carrière brillante. Dès son arrivée dans la vallée, il s'était installé avec sa famille dans la ferme du Stoerenbourg où un grand nombre de ses enfants furent élevés dans l'air salubre des Vosges. Lorsque les troubles révolutionnaires rendirent le séjour à Stoerenbourg dangereux, Madame Jean Koechlin et ses enfants trouvèrent un refuge à l'Abbaye de Masevaux où elle put contribuer à soustraire des personnages en vue comme le duc de Broglie, ancien gouverneur de la province d'Alsace, aux fureurs terroristes.

Très conscient de la nécessité qu'il y avait de donner à ses fils une instruction soignée afin qu'ils puissent un jour occuper des postes importants dans l'industrie, Jean Koechlin, surveilla lui-même cette instruction puis envoya son fils Nicolas<sup>1</sup>, tout jeune encore, à Hambourg et en Hollande pour

---

<sup>1</sup> Nicolas Koechlin (1781-1852), manufacturier à Mulhouse; député du Haut-Rhin; promoteur et constructeur des chemins de fer de Mulhouse à Thann 1838 et de Strasbourg à Bâle 1842 ; créateur du Nouveau-Quartier à Mulhouse; donateur à la Société industrielle de Mulhouse de l'hôtel qu'elle occupe encore aujourd'hui; chef d'un corps de volontaires en 1814, puis officier d'ordonnance du duc de Dantzig et de l'empereur Napoléon Ier, qui le décora chevalier de la Légion d'honneur.



Nicolas KOEHLIN (1781-1852)  
archives Yves Antuszewicz

y apprendre le commerce, et mit son fils Daniel en apprentissage<sup>2</sup> chez un maroquinier à Paris où il devait suivre aussi les cours et le laboratoire de chimie du Professeur Fourcroy<sup>3</sup>.

Peu après se place un événement capital pour Mulhouse : la réunion de la petite république à la France (1798).

Si cette mesure avait été rendue nécessaire pour sauver l'industrie menacée d'asphyxie par la pression douanière du gouvernement royal, d'abord, puis du Directoire, elle était aussi réclamée par la grande majorité des jeunes mulhousiens entièrement acquis aux idées de la Révolution. Malgré la tristesse que certains éprouvaient à abandonner l'ancien statut d'indépendance, la réunion fut votée et réalisée dans l'enthousiasme.

Dès lors, la situation de l'industrie changea complètement. Toutes les difficultés disparurent et pendant l'ère de relative tranquillité qui alla de 1800 à 1805, l'indiennerie connut un nouvel essor. Dès son retour à Mulhouse, Nicolas Koechlin qui était doté d'un esprit dynamique et audacieux entreprit malgré son jeune âge (20 ans) de restaurer l'entreprise familiale. Il créa d'abord en 1800 dans un local qui avait appartenu à Samuel Koechlin Père et Fils et était situé derrière l'église St Etienne, un négoce de toiles peintes puis, le succès lui ayant apporté les capitaux nécessaires, il ouvrit en 1802 une fabrique de toiles peintes à laquelle il associa son père Jean et ses frères Daniel, Jacques et Pierre. Ce fut l'entreprise Nicolas Koechlin et Frères.



Le SCHWÖRTAG de 1798

Jean Koechlin qui, en 1799, avait créé à Bosserville, près de Nancy, une fabrique d'indiennes, revint donc à Mulhouse et prit une part active à la direction de la manufacture. Il laissa le souvenir d'un homme de bien, universellement respecté et aimé dont le grand savoir n'avait d'égal qu'une aussi grande modestie. D'un caractère enjoué et gai, très ouvert à toutes les questions de son temps, il

<sup>2</sup> Nicolas Koechlin (1781-1852), manufacturier à Mulhouse ; député du Haut-Rhin ; promoteur et constructeur des chemins de fer de Mulhouse à Thann 1838 et de Strasbourg à Bâle 1842.

<sup>3</sup> Comte Antoine-François de Fourcroy (1755-1809), chimiste et homme d'État français, né et mort à Paris. Docteur en médecine en 1780, professeur de chimie au Jardin du Roi en 1784, membre de l'Académie des sciences en 1785. Lors de la Révolution, il fit partie de différents comités. Nommé membre suppléant à la Convention, il usa de son influence pour sauver Desault, Chaptal, Darcet. Directeur de l'Instruction publique, il réorganisa les lycées et les collèges. Il fut un des fondateurs de l'École polytechnique. [Larousse]



faisait figure de patriarche lorsqu'il fêta avec sa femme en 1819 leurs noces d'or au milieu de leurs 15 enfants encore vivants, de 103 petits enfants et 67 arrières petits-enfants. Jean Koechlin mourut à 90 ans en 1836.

### Daniel KOECHLIN (1785-1871)

Parmi tous les membres de la famille Koechlin, ce fut sans doute Daniel qui joua en tant que chimiste le rôle le plus éminent. « Ce fut lui qui l'un des premiers apportera le fertile concours de la science à un art jusque-là livré au hasard capricieux d'une aveugle routine ». (Achille Penot). Ce fut en effet le premier à faire des études supérieures de chimie à Paris avec le Professeur Fourcroy. Associé dès 1802 à son père comme chimiste dans l'entreprise Nicolas Koechlin et Frères, il ne tarda pas à prendre lui-même la direction technique de cette usine au développement de laquelle il contribua grandement par les progrès qu'il lui fit faire.

La fabrique de Nicolas Koechlin fut rapidement trop à l'étroit dans les locaux qu'elle occupait. Dès 1806, elle fut transportée au nord-ouest de la ville, hors des murs d'enceinte, à l'endroit nommé Schlittweg, au bord du ruisseau du Steinbaechlein dont les eaux très pures étaient particulièrement favorables à la fabrication des indiennes. Ce fut à cet endroit que l'affaire se développa et devint la grande entreprise de réputation mondiale que nous avons encore connue.



Filature de MM. Nicolas Koechlin & Frères à Mulhouse



Aujourd'hui un quartier résidentiel nommé Pierrefontaine a été construit sur l'emplacement qu'occupait l'usine. Sous l'impulsion féconde de Nicolas Koechlin, l'entreprise s'étendit rapidement pour devenir un ensemble industriel textile en concentration verticale comprenant filature, tissage, blanchiment, teinture et impression (1806-1830) qui occupera au moins 5 000 ouvriers et avait des comptoirs dans toutes les parties du monde. La grave crise de 1828/30, due à la surproduction, crise qui fut surmontée victorieusement, démontra pourtant la vulnérabilité d'un ensemble aussi grand que Nicolas Koechlin scinda prudemment en quatre entreprises autonomes plus faciles à diriger :

1. Frères Koechlin, blanchiment, teinture et impression à Mulhouse
2. Nicolas Koechlin et Frères, filature de coton à la Cour de Lorraine à Mulhouse, créée en 1820
3. Koechlin, Favre et Waldner, filature et tissage à Masevaux. L'usine avait été créée dans l'ancienne abbaye de Masevaux en 1806 (plus tard Napoléon Koechlin)
4. Pierre et Edouard Koechlin, blanchiment, teinture et impression à Lörrach. Ce sera plus tard (1819) la maison Koechlin, Baumgartner et C<sup>ie</sup> qui subsiste toujours et est actuellement la plus grande et la plus prospère des fabriques d'impression en Allemagne

Daniel Koechlin devint le chef de la première de ces entreprises qu'il dirigea avec son frère Ferdinand, puis avec ses fils Eugène, Gustave et Jules, se réservant plus spécialement la direction technique.

Il ne nous est pas possible dans le cadre de cette brève étude pas destinée à des spécialistes d'entrer dans les détails des nombreux et importants travaux de chimie qui firent la réputation de Daniel Koechlin et de la maison Frères Koechlin. Nous nous bornerons à un très bref résumé. Jusqu'alors, on fabriquait des pièces de coton rouges en tissant des filés préalablement teints car on ne réussissait pas la teinture en pièces.

Daniel Koechlin montra qu'en passant les pièces de coton préalablement imprégnées d'une solution d'un sel d'alumine (le mordant) et séchées par une émulsion d'huile spécialement préparée, puis en teignant ces pièces en garance, en présence de craie, on obtenait une teinte rouge éclatante due à la combinaison de l'huile à la laque de garance. Ce fut le rouge turc ou rouge d'Andrinople.



Motif de pensées sur fond rouge andrinople

Il inventa ensuite le procédé à la cuve décolorante qui permit d'obtenir sur les pièces teintes en rouge des effets blancs, bleus, verts, violets, noirs et jaunes. Puis il inventa un autre procédé permettant d'obtenir sur des pièces teintes en bleu avec de l'indigo des effets blancs et multicolores. Ce fut « l'article lapis » qui connut aussi un grand succès.

Aucun de ces procédés ne furent brevetés, Daniel Koechlin ne voulant pas, par un brevet, empêcher d'autres usines de profiter aussi du résultat de ses travaux. Ses recherches portèrent

encore sur l'identification du ou des colorants contenus dans la garance, sur l'amélioration des rendements de la teinture et il trouva pourquoi les racines de garance cultivées en Avignon étaient très supérieures à celles provenant de Hollande, du Levant ou d'Alsace. Il avait créé dans sa propriété de la Wanne, près de Mulhouse, un jardin botanique d'essais où il faisait croître de nombreuses espèces de plantes dans l'espoir d'en pouvoir retirer des principes colorants intéressants. Il cultiva donc dans ce jardin des garances d'origine différentes dans de la terre importée d'Avignon et dans la terre de Mulhouse avec et sans additions de sels minéraux et put démontrer que seule la teneur en sels alcalins de la terre était à l'origine des différences constatées.

Daniel Koechlin avait aussi établi à la Wanne une magnanerie expérimentale afin d'étudier la culture du ver à soie et pouvoir produire sur place cette précieuse fibre, ce qui eut permis aux usines mulhousiennes de diversifier leurs fabrications à une époque où les variations des prix du coton engendraient de nombreuses crises. Ce fut aussi lui qui introduisit dans l'indienneuse l'usage des sels de chrome comme mordants ou pour produire des jaunes et des verts vifs et très solides.

Un contemporain écrit : « Au début du XIX<sup>e</sup> siècle et surtout entre 1800 et 1815 (càd pendant le blocus continental) le prix des indiennes était très élevé et il suffisait de trouver des procédés permettant de produire des genres nouveaux pour être assuré de les vendre avec 100 % de bénéfice ».

Ceci explique l'importance que l'on attribuait alors au travail des chimistes dans les fabriques d'indiennes. Ce n'était plus le seul dessinateur qui assurait par son talent imaginaire le renouvellement des collections, mais c'était aussi le chimiste qui, par les procédés nouveaux qu'il inventait, permettait de produire des effets inédits et de vendre des « genres » non encore vus.

Après 1815, lorsque l'Angleterre, notre principal concurrent, put de nouveau librement concurrencer l'industrie française sur les marchés continentaux, la lutte concurrentielle imposa aux usines françaises une recherche accrue non seulement pour renouveler les collections, mais aussi et surtout pour simplifier les opérations et diminuer les coûts de production. Dès lors, le chimiste prit dans l'impression sur étoffe une place prépondérante. Daniel Koechlin, fort de sa propre expérience, était convaincu de la nécessité qu'il y avait de former scientifiquement les hommes auxquels on confierait la direction technique des entreprises.

Aussi proposa-t-il en 1822 au Conseil Municipal de Mulhouse et en plein accord avec les chefs de la maison Dollfus-Mieg qui étaient Jean Dollfus et André Koechlin (ce dernier créera en 1826 la Société de Constructions Mécaniques André Koechlin et C<sup>ie</sup>), de créer dans cette ville un cours et un laboratoire de chimie qui donnerait un enseignement théorique et pratique correspondant aux besoins de l'industrie et qu'ils se déclaraient prêts à financer. Ce cours deviendra l'Ecole de Chimie qui est aujourd'hui, sous le nom d'Ecole Nationale Supérieure de Chimie de Mulhouse, l'un des piliers de l'Université de Haute Alsace et qui a formé depuis sa fondation et sous la direction de maîtres prestigieux comme les Professeurs Achille Penot, Paul Schutzenberger<sup>4</sup>, Rosenstiehl,

---

<sup>4</sup> Paul Schützenberger (1829-1897), président de la Société chimique de France, juste avant Joseph Achille Le Bel (1847- 1930), avant de devenir le premier directeur de l'Ecole supérieure de chimie industrielle de la ville de Paris, à l'origine de plusieurs prix Nobel. [Joseph Achille Le Bel, Pechelbronn et la chimie 3D]. Il fut un chimiste de premier plan, professeur au Collège de France et membre de l'Académie des sciences. [Dynasties alsaciennes]



Goppelsroeder, Emilio Noelting et leurs successeurs de nombreuses générations de chimistes d'impression qui essaimèrent dans le monde entier.

Quelques années plus tard, Daniel Koechlin, persuadé que l'industrie mulhousienne n'arriverait à conserver sa prépondérance à l'époque d'âpre compétition dans laquelle on entrerait que si les industriels, unis dans un effort commun de concertation et d'initiatives, pouvaient libérer d'une part leurs entreprises de la tutelle de fournisseurs étrangers en créant chez eux les entreprises annexes nécessaires et arrivaient d'autre part à doter Mulhouse d'un organisme dont le but serait d'élever par la formation technique et culturelle le niveau général des mulhousiens. Avec 21 autres industriels, il créa en 1826 la Société Industrielle de Mulhouse, qui n'a cessé depuis d'être un organe de promotion régional et d'initiatives sociales. Ses collègues voulurent le porter à la présidence de cette société, mais sa grande modestie lui fit refuser cet honneur, arguant du fait qu'il ne savait pas s'exprimer en public avec assez de facilité pour occuper valablement ce poste.

Daniel Koechlin avait, au temps de ses études, noué de solides amitiés avec des savants français comme Vauquelin et avec des hommes qui s'illustrèrent par la suite par leurs travaux scientifiques. Il resta en relation suivie avec eux pendant toute sa vie et les recevait souvent dans sa propriété de la Wanne ainsi que de nombreux savants étrangers. Il était lui-même membre du Comité de Chimie de la Société Industrielle de Mulhouse et faisait partie de plusieurs sociétés savantes de France et de l'étranger. Mulhouse devint ainsi peu à peu un centre où se retrouvaient les hommes de science et les chimistes de l'industrie spécialisée dans l'application des colorants.

Pendant sa longue carrière, Daniel Koechlin, qui avait épousé en 1808, à Colmar, Emilie Schouch et avait eu 10 enfants, observa toujours les principes de justice et d'humanité qui avait guidé ses prédécesseurs, et il se désespérait de ne pas pouvoir agir avec plus d'efficacité pour soulager la peine des hommes. Il mourut à Mulhouse en 1871 à l'âge de 86 ans et écrivit peu de temps avant sa mort : « *Je n'ai jamais pu trouver le bonheur complet parce que je n'ai jamais pu me consoler des misères irrémédiables que je voyais autour de moi* ».

Ses contemporains voyaient en lui « *un homme bon, d'une grande loyauté et d'une sévère probité, d'un caractère ferme, portant à un haut degré le dévouement familial et civique, ayant su conserver toute sa vie durant une simplicité antique* ».

### **Camille KOECHLIN (1811-1890)**

(Bulletin SIM 1899)

Camille Koechlin, le fils aîné de Daniel, fut dans le domaine de la chimie le digne successeur de son père. D'une intelligence vive et éveillée, doué d'un grand don d'observation, il se sentit très tôt attiré vers les sciences naturelles et particulièrement la chimie. Il suivit les cours de chimie de l'école de Mulhouse puis fut envoyé, avec son frère Gustave et son cousin Nicolas à Paris pour y parfaire

leur instruction (en 1827). Leurs parents avaient loué pour eux, place de l'Ecole de Médecine, un appartement et engagé une cuisinière, le ménage étant surveillé de loin par leur tante Mme Henri Favre (née Koechlin) et de près par un précepteur, chargé aussi de donner des leçons de français, d'histoire et de littérature. Un maître de danse, un maître d'escrime et des maîtres de musique venaient à domicile enseigner leur art tandis que l'Université pourvoyait aux cours de science naturelle (physique, chimie, botanique, minéralogie), et à l'enseignement des mathématiques. Des leçons d'anglais et d'allemand complétèrent ce programme très chargé.



Daniel Koechlin avait conservé à Paris dans le monde scientifique de nombreuses relations qui ouvrirent à son fils Camille dès son arrivée un milieu intellectuel propre à développer les aspirations qui le poussaient vers les sciences. En 1829, après deux années de laboratoire Camille Koechlin prépare, avec Baruel les cours de Thénard<sup>5</sup> à la Sorbonne et suit les cours de chimie des professeurs Clément, Desormes et Gay Lussac. Occasionnellement il assiste dans d'autres disciplines à l'enseignement de maîtres éminents comme Cousin<sup>6</sup>, Villemain et Guizot et trouve dans la discussion avec des enseignants et d'autres étudiants « l'occasion de satisfaire les élans qu'il ressent pour un idéal de justice et de liberté ». Mais il se lie aussi avec le chimiste François Raspail dont les idées philosophiques eurent une influence certaine sur son esprit.

Peu à peu il deviendra ce qu'on appelait alors un esprit fort ou voltairien, malgré les conseils d'un père, pourtant vénéré, qui était inquiet d'une évolution qu'il n'approuvait pas, car la famille était restée très croyante. En 1830, Camille Koechlin n'est plus seulement un libéral comme ses parents mais un homme de gauche enthousiasmé par la révolution de juillet. C'est l'époque où Camille Koechlin termine ses études. Normalement il devrait entrer dans l'affaire familiale et y seconder son père. Mais l'industrie mulhousienne subit une grave crise. Aussi préfère-t-il parfaire ses connaissances pratiques en voyageant.

En 1830, il entre dans l'industrie chez Thompson, à Primerose, en Angleterre, puis il revient en France et ne voulant rien devoir qu'à sa propre valeur, il s'associe à son cousin Camille Favre et à Bastard et ouvre, dans l'ancienne fabrique Witz et Blech à Cernay, près de Mulhouse, une

---

<sup>5</sup> Baron Louis-Jacques Thénard (1777-1857), chimiste français, né à La Louptière (Aube), mort à Paris. Il entra au laboratoire de Vauquelin qui le fit nommer, en 1798, répétiteur de chimie à l'École polytechnique. Vauquelin lui abandonna en 1802, sa chaire du Collège de France. Membre de l'Institut (1810), doyen de la Faculté des sciences (1821), Charles X le fit baron en 1825. Membre de la Chambre des députés de 1828 à 1832, il fut nommé pair de France en 1832 et chancelier de l'Université. Thénard a découvert le bleu d'outremer appelé bleu Thénard (1799) et l'eau oxygénée ; avec Gay-Lussac il découvrit le bore et un procédé pour préparer en grand le potassium et le sodium. Membre du premier Conseil de perfectionnement de l'École Centrale. [Larousse]

<sup>6</sup> Victor Cousin (1792-1867), philosophe français, chef de l'école éclectique, né à Paris, mort à Cannes. Disciple de Royer-Collard et de Maine de Biran, il fut le successeur du premier, d'abord à l'École normale (1814), puis à la faculté des lettres (1815), et consacra ses cours de 1815-1817 à la critique de Condillac, et à l'exposé de la philosophie écossaise. Sous la monarchie de Juillet, Cousin fut conseiller d'État, pair de France, directeur de l'École normale, membre de l'Académie française (1830) et de l'Académie des sciences morales et politiques (1832), ministre de l'instruction publique dans le cabinet Thiers, en 1840. [Larousse]

manufacture de toiles peintes. Pour la financer, il avait demandé à son père une avance d'héritage. Malheureusement, la gestion de l'entreprise ne fut pas à la hauteur des temps difficiles que l'on traversait et l'affaire dut être liquidée en 1837. Camille Koechlin y perdit sa fortune.

Il reprend donc son bâton de pèlerin et entre comme chimiste chez Monteith à Glasgow (1837). En 1840, nous le retrouvons chez Barbet à Jouy en Josas près de Versailles puis en 1842 il est chimiste chez Schlumberger-Rouff au Houleme près de Rouen et en 1843 chez Deruque à Déville-les-Rouen. Pendant cette période mouvementée Camille Koechlin s'était marié. Ses parents avaient prévu pour lui une alliance brillante, mais les goûts simples de Camille Koechlin, ses idées et une certaine crainte du monde lui firent préférer une union avec une jeune fille de condition modeste que son honnêteté d'ailleurs lui prescrivait car elle l'avait déjà rendu père. Ce mariage, les circonstances dans lesquelles il avait eu lieu ainsi que la mésaventure de l'affaire de Cernay éloignaient Camille Koechlin de sa ville natale. Aussi se laissa-t-il tenter par l'aventure russe.

En 1843, il entra, malgré les appréhensions de sa mère, comme directeur technique dans la fabrique d'indiennes Goloubetnikoff à Moscou. Les postes de responsabilité dans l'industrie textile russe étaient à l'époque très recherchés. Les contrats proposés étaient très avantageux et dépassaient de beaucoup ce que l'on pouvait espérer trouver en France. Aussi de nombreux chimistes mulhousiens firent-ils carrière en Russie où ils trouvaient des conditions de travail et des possibilités de développement exceptionnelles. C'est à Moscou que naquirent 6 des 10 enfants de Camille Koechlin. Cette période russe qui devait durer neuf ans fut une période heureuse. Il ne tint d'ailleurs qu'à Camille Koechlin de terminer sa carrière en Russie comme associé de M. Goloubetnikoff. Mais il céda aux sollicitations de ses parents et de son frère Alfred, désireux de le voir rentrer.

En 1852, il entre comme chimiste dans l'entreprise Steinbach-Koechlin à Mulhouse dont son frère Alfred est l'un des chefs. Il y restera pendant 20 ans. En 1872, Alfred Koechlin meurt ; Georges Steinbach se retire ; l'usine abandonne l'impression pour se consacrer entièrement à la filature (ce sera par la suite Frey et C<sup>ie</sup>).

Camille Koechlin entre enfin comme collaborateur technique, puis comme directeur dans l'entreprise familiale Frères Koechlin où il terminera sa carrière, enlevé par une courte maladie cardiaque en 1890, à l'âge de 79 ans.

Albert Scheurer, secrétaire du Comité de chimie de la Société Industrielle dont Camille Koechlin était l'un des piliers, devait écrire<sup>7</sup> : « Etudier la vie de Camille Koechlin reviendrait à faire l'histoire de l'impression depuis le premier tiers de notre siècle ». Aussi, ne pouvons-nous ne donner ici qu'un aperçu forcément vague et incomplet des très nombreux travaux de cet éminent chimiste. Il était surtout un applicateur. Apprendre pour appliquer était sa devise. « Il sut s'assimiler tous les progrès faits de son temps et les traduire par de brillantes applications ».

Or la chimie fit à l'époque des progrès considérables : par exemple la distillation de la houille, les usines à gaz, la récupération des produits de distillation, benzène, naphthalène, anthracène, etc... qui seront les bases sur lesquelles se construira la chimie des colorants synthétiques, l'apparition

---

<sup>7</sup> Bulletins de la Société industrielle de Mulhouse, tome LXIX, p. 98 à 132. [Note d'Yves Antuszewicz]

en 1859 des premiers de ceux-ci ; le triomphe de la notation atomique qui permit la création d'une chimie moderne et la découverte de la constitution des colorants naturels, etc... Les travaux de Camille Koechlin portèrent tout naturellement sur les problèmes posés par l'industrie de l'impression : recherche de la constitution des colorants naturels utilisés alors sur les mordants et plus particulièrement sur les mordants de chrome, sur leur fixation et sur le lavage des pièces mordancées.

Pour éviter que du mordant insuffisamment fixé ne tombe dans les bains de lavage et même se fixe sur les parties non imprimées des pièces, on avait pris l'habitude dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle de bouser les pièces mordancées avant de les teindre, c'est-à-dire on les passait par un bain chaud contenant de la bouse de vache. Celle-ci agissait en détergeant et fixait les quantités de mordants qui se détachaient des pièces. A cet effet, toutes les fabriques d'indiennes entretenaient une étable avec un certain nombre de vaches destinées uniquement à produire de la bouse. Ce fut Camille Koechlin qui montra, par un important travail exécuté en partie avec Achille Penot, que la bouse n'agit que par l'albumine qu'elle contient.

Dès lors, on put obtenir le même effet avec d'autres albumines végétales, par exemple avec un bain de son, ce qui permit de supprimer les étables à vaches dans les usines. Camille Koechlin fut aussi l'inventeur d'un grand nombre de procédés conduisant à des « genres » nouveaux qui firent le succès des différentes maisons où il servit.

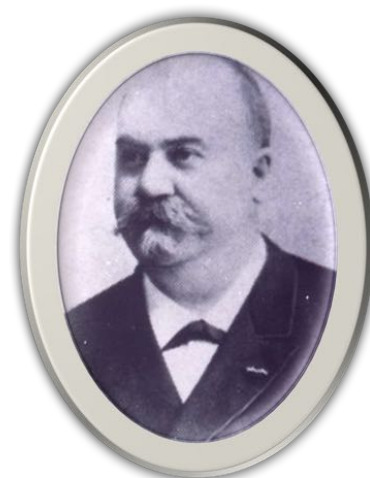
On peut dire, sans risque d'exagérer, qu'il fut sans doute le premier chimiste d'impression de son temps. Membre du Comité de Chimie qui était devenu, avec l'Ecole de Chimie de Mulhouse, le centre principal de la chimie textile de l'époque, il aimait retrouver, après les séances, ses collègues en des réunions intimes chez lui à la Cour des Chaînes, réunion qui furent très appréciées. Esprit brillant, souvent imprévu et paradoxal, il charmait par sa conversation et par l'étendue de ses connaissances. Sa simplicité et sa bonté attiraient tout naturellement l'amitié. A l'usine, il aimait se pencher avec compréhension sur le sort de ses collaborateurs les plus simples et soulager les infortunes dont il avait connaissance. Sa générosité dépassa souvent ce que ses moyens pouvaient lui permettre. Aussi, fut-il un homme aimé de tous sinon de la fortune. Il fut un patron social dans le meilleur sens de ce terme.

### Horace KOEHLIN (1839-1898)

Camille Koechlin avait eu deux fils : Horace et Juste qui, tous deux, embrassèrent la carrière de leur père et furent chimistes. Mais, seul Horace atteint à une notoriété internationale. Horace Koechlin naquit en mars 1839 à Glasgow où son père était chimiste dans la maison Monteith. A l'âge de 4 ans, il suivit ses parents en Russie où il resta jusqu'à 12 ans.

Lorsque sa famille revint à Mulhouse (1852), il entra au collège de cette ville où il fit ses études secondaires classiques. Puis il entra à l'Ecole de Chimie où il fut l'élève du Professeur Schützenberger et où il acquit son diplôme de chimiste.

Ensuite, il fit son apprentissage de chimiste coloriste sous la direction de son père dans la maison Steinbach- Koechlin. Ce bon vivant qui devait travailler dur, aimait parfois secouer le joug et mener joyeuse vie. Il étonna souvent les Mulhousiens d'alors par ses frasques. Son apprentissage terminé, il entra comme chimiste dans la fabrique d'impression James Black à Glasgow. Il est très vite considéré par ses pairs comme un maître dans sa branche et est engagé comme directeur technique par la maison Cordier à Rouen.



Quelques années plus tard, il revient à Mulhouse et entre dans la grande manufacture d'indiennes Hofer-Grosjean à Morschwiller-le-Bas où il resta pendant neuf ans.

Il se marie en 1875 avec Cécile Widemann, quitte Hofer- Grosjean qui sera liquidé en 1876 et entre dans la maison Gros-Roman-Marozeau à Wesserling où il ne restera que trois ans.

En 1877, Horace Koechlin qui a acquis une grande expérience industrielle est nommé directeur technique de Koechlin- Baumgartner à Lörrach où il passa quinze ans, sans doute les quinze années les plus heureuses et les plus fructueuses de sa vie. Mais le désir de donner à ses fils une éducation française, le poussa à quitter Lörrach et à abandonner une situation de premier plan, malgré les conseils de ses amis. En 1892, nous le retrouvons à Lyon, puis à Rouen, où il occupe des situations qui ne le satisferont que médiocrement. En 1894, il est atteint par les premiers symptômes d'un mal incurable et subit une première opération à Bâle, suivie de trois autres interventions qui ne pourront pas arrêter la progression du mal. Il put encore fonder à Rouen, avec son ami Lefèvre, la Revue Générale des Matières Colorantes, qui atteindra une grande notoriété, étant la seule revue de la chimie des colorants et de leur application, et meurt à Rouen à 59 ans, le 16 janvier 1898.

Horace Koechlin fut le digne continuateur de son père. Doué d'une vive intelligence, d'un sens aigu d'observation et d'un esprit inventif, il toucha à tous les problèmes posés par l'industrie de l'impression. Lors de son séjour à Wesserling, il mit au point un nouveau procédé de fabrication du rouge turc qui permit d'en raccourcir sensiblement la fabrication (quelques jours au lieu de deux mois).

Il poursuivit l'étude systématique des mordants métalliques et découvrit l'action des mordants doubles. Il inventa, comme son père et son grand-père, de nombreux « genres » nouveaux. Mais, l'apparition des colorants synthétiques avait considérablement élargi le champ d'investigations des chimistes coloristes de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, les fabricants de colorants ne s'occupèrent guère de la façon dont leurs produits pourraient être utilisés et abandonnaient ce domaine aux chimistes coloristes des usines de teinture ou d'impression et ceux-ci furent obligés d'étendre leurs recherches aux colorants eux-mêmes.

Lors de son séjour chez Koechlin Baumgartner à Lörrach, Horace Koechlin cherche à déterminer les causes qui font qu'un colorant puisse se fixer sur mordant. Ce faisant, il découvrit une nouvelle et importante classe de colorants à mordant : les gallocyanines, qui fut fabriquée par la maison Durand et Huguenin à Bâle. En collaborant avec cette maison et le Docteur O.N. Witt, il découvrit



un nouveau colorant bleu solide, l'indophénol, qui concurrencera l'indigo.

S'inspirant des travaux d'Horace Koechlin, Durand et Huguenin trouvèrent la classe nouvelle des phénocyanines. Ajoutons qu'il améliora considérablement les procédés de blanchiment des tissus et introduisit le chlorage des tissus de laine avant impression ce qui augmentait sensiblement le rendement des couleurs imprimées sur cette fibre.

C'est donc à juste titre que l'on a pu dire d'Horace Koechlin comme on avait déjà pu le dire de son père, qu'il fut le premier chimiste coloriste de son temps<sup>8</sup>. Sa mort prématurée interrompit une carrière encore pleine de promesses. Dans sa séance du 26 janvier 1898, le Comité de Chimie de la Société Industrielle de Mulhouse offrit à Horace Koechlin, en reconnaissance de son éminente collaboration dans l'industrie des toiles peintes, une médaille d'honneur hors concours et un prix exceptionnel de 10 000 F.

Nous venons, dans les pages qui précèdent, de donner un aperçu de la vie et des travaux des chimistes les plus marquants de la famille Koechlin dont l'action se place au XIX<sup>e</sup> siècle. Pour être à peu près complet il nous reste à mentionner d'autres chimistes, portant le nom de Koechlin, qui, sans avoir bénéficié de la notoriété qu'ont connu ceux dont nous venons de retracer la vie ont parcouru une carrière honorable, parfois même brillante, faisant honneur à leur profession et au nom qu'ils portaient. D'autres enfin sont encore en activité et il ne nous appartient pas de porter un jugement sur leur carrière.

Constatons d'abord que sur les 22 chimistes que nous avons recensés en consultant nos notes et les tableaux généalogiques de la famille, tous descendent de Samuel Koechlin (38) et d'Elizabeth Hofer, 18 descendants du fils aîné de Samuel c'est-à-dire de Jean Koechlin et de Climène Dollfus et quatre de deux frères de Jean Koechlin, le Docteur Jean-Jacques Koechlin-Dollfus, médecin à Mulhouse et Hartmann Koechlin-Iselin.

Nous examinerons successivement et succinctement trois groupes en faisant figurer à la suite de chacun des chimistes mentionnés le n<sup>o</sup> d'ordre qui leur a été donné dans les tableaux généalogiques de 1914.

## LA DESCENDANCE DE JEAN KOECHLIN ET DE CLIMENE DOLLFUS

Nous avons étudié dans les pages qui précèdent, la vie de Jean Koechlin, de son fils Daniel Koechlin-Schouch, de son petit-fils Camille et du fils de ce dernier : Horace. Il nous reste à mentionner cinq autres fils de Jean Koechlin qui tous furent chimistes mais sur lesquels nous ne

---

<sup>8</sup> Dans la descendance d'Horace Koechlin, nous ne connaissons pas de chimiste éminent, mais nous trouvons un entrepreneur, son petit-fils : Alain Koechlin (1922-2017), gérant de la Filature de Béchamp, qui vient de décéder à Remiremont. Cette filature a été fondée en 1894 par : Léon Antuszewicz, le fils aîné de mon arrière-grand-père Alexandre- Michel Antuszewicz ; Jules Schwartz, Edouard Dollfus et Fritz Reib-Dollfus. Les premiers gérants furent : Ernest Antuszewicz (1858-1915), Fritz Antuszewicz et Georges Dollfus (1865-1940). Marcel Antuszewicz (1889-1970) prit la succession de son père Ernest, et Alain Koechlin succéda à Marcel Antuszewicz, de 1967 à 1985. L'entreprise a fêté son centenaire en 1995. Ndlr. *Mon cousin Bernard Antuszewicz a conçu, à cette occasion un document que j'ai mis en forme au début de ma retraite : Le Centenaire de la Filature de Béchamp. [Note d'Yves Antuszewicz]*

possédons parfois que très peu de renseignements.

1. Le troisième enfant de Jean Koechlin-Dollfus fut **Jean Koechlin** (1773-1861) qui épousa Thérèse Laure de Lavit. Nous savons de lui qu'il était dessinateur et fabricant d'indiennes à Mulhouse. Né à Mulhouse en 1773, mort à Belfort en 1861.

2. Le quatrième enfant de Jean Koechlin fut **Samuel Koechlin** (1774-1850), qui épousa Elisabeth Berger, créa un blanchissage à Burnhaupt-le-Haut puis s'établit à Vienne (Autriche). Il dirigea par la suite la manufacture d'impression de Neunkirchen (Autriche) qui existe encore de nos jours. Son fils Jean Koechlin-Arnold (1797-1853) fut chimiste coloriste à Prague.

3. Le septième enfant de Jean Koechlin et de Climène Dollfus fut **Rodolphe Koechlin** (1778-1855) qui épousa Elisabeth Risler et fut fabricant d'indiennes à Mulhouse (Maison Risler- Koechlin). Son fils, Jean Koechlin (1801-1870) fit ses études à Paris où il devint préparateur du Professeur Orphila à la Faculté de Médecine. Il entra comme chimiste chez Frères Koechlin. Ayant épousé Marie M. El. Dollfus qui avait hérité d'un premier mari une filature de laine, il se consacra dès lors à cette entreprise. Il fut commandant du corps des sapeurs-pompiers de Mulhouse. Chevalier de la Légion d'honneur.

4. Le quinzième enfant de Jean Koechlin et Climène Dollfus fut **Charles Koechlin** (1789-1831). Après avoir appris le métier de son père chez Frères Koechlin, il entra comme chimiste chez Koechlin-Baumgartner à Lörrach. En 1813, il épousa Nanette Roerich, quitta l'Alsace et entra en 1814 dans l'importante manufacture de toiles peintes Franz Leitenberger à Josefthal-Cosmanos, en Bohême. En 1819, il crée sa propre entreprise avec Jérémie Singer de Mulhouse : la maison Koechlin-Singer à Jung Bunzlau (Bohême) (1821-1862). Il eut un fils Jérémie Koechlin (1821-1862) qui fut coloriste à Eilenburg en Bohême.

5. Le seizième enfant de Jean Koechlin et Climène Dollfus fut **Edouard Koechlin** (1793-1841), né au Stoerenbourg près de Wesserling en 1793, alors que son père était chimiste chez Senn et Biedermann, il étudia avec celui-ci les sciences naturelles et la chimie et entra tout jeune encore dans la maison Nicolas Koechlin et Frères que son frère aîné avait créé à Mulhouse. En 1813, lors de l'invasion du pays par les troupes austro-russes, il traversa en plein hiver les Vosges pour rejoindre l'armée française et ses frères Nicolas et Ferdinand qui étaient officiers d'ordonnance du Maréchal Lefèvre. De retour à Mulhouse, il collabora étroitement avec son père et son frère Daniel. Plusieurs de ses travaux furent publiés dans les bulletins de la Société Industrielle dont il avait été l'un des fondateurs et dont il fut nommé Vice-Président. Il entra, par la suite, chez Koechlin-Baumgartner à Lörrach et devint, avec son frère Pierre Koechlin, l'un des chefs de cette entreprise.



Edouard Koechlin-Reber (1793-1841)  
Henriette Reber-Koechlin (1798-1854)

Le 15 mars 1817, il épousa Henriette Reber (1798- 1854)<sup>9</sup> qui avait été le premier enfant mulhousien à naître comme citoyenne française après la réunion de la République à la France.

Cet heureux événement fit que l'on donna son prénom à l'ancienne rue des Ecoles de Mulhouse qui devint et est toujours la rue Henriette.

Edouard Koechlin collabora étroitement dans les dernières années de sa vie avec son frère Nicolas dans l'entreprise de la Cour de Lorraine notamment pour la réalisation des liaisons ferroviaires entre Mulhouse et Thann et Bâle et Strasbourg. Il mourut à Montpellier en 1841.

Edouard Koechlin et sa femme eurent 7 enfants. L'un d'eux, Oscar Koechlin-Heilmann (1824-?) qui avait suivi les cours de l'Ecole de Chimie de Mulhouse fut chimiste de la Manufacture d'impression Hofer-Grosjean à Morschwiller-le-Bas. Garde mobile pendant la guerre de 1870, il fut blessé au siège de Belfort. Son fils Edouard Koechlin-Eck (1847-?) s'établit à Barcelone comme chimiste coloriste.

6. Chimistes non encore mentionnés de la descendance de **Daniel Koechlin-Schouch**. Celui-ci avait eu 10 enfants dont le plus jeune, Carlos Koechlin (1827-1870), devint aussi chimiste.

- **Carlos Koechlin** (album d'Alexandre-Michel Antuszewicz) Après avoir été formé à l'Ecole de Chimie de Mulhouse, il entra comme chimiste, puis plus tard comme associé dans la maison Frères Koechlin où il fit toute sa carrière. Il avait épousé en 1861 Marie Schwartz.

- **Camille Koechlin** (1811-1890) avait eu 11 enfants, dont deux fils. Nous avons déjà parlé de l'aîné : Horace. Le cadet, Juste Gustave Koechlin (1862-1916)(364) fit ses études au Collège puis à l'Ecole de Chimie de Mulhouse (1879), avant d'entrer comme chimiste chez Koechlin-Baumgartner à Lörrach. Il se laissa tenter par l'aventure russe et fit presque toute sa carrière comme chimiste dans la Maison Garéline à Iwanowo-Wossnessensk. Il avait épousé Eléonore Wolowskaïa et mourut à Moscou en 1916. On lui doit un procédé de réserve sous



Carlos Koechlin

<sup>9</sup> Henriette Reber était la sœur de Frédéric Reber (1800-1832), le mari de Marguerite Grosheintz (1808-1830) et le père de mon arrière grand-mère Cornélie Reber (1829-1898) : l'épouse d'Alexandre-Michel Antuszewicz (1807-1890). [Note d'Yves Antuszewicz]

colorants azoïques.

- **Horace Koechlin-Widemann** avait eu quatre enfants dont trois fils. Deux d'entre-eux avaient fait des études de chimie

- **Daniel Camille Jules Koechlin** (1880-1943) né à Lörrach, avait fait ses études à Mulhouse puis entra dans la pratique industrielle. Nous le trouvons comme chimiste coloriste en Ecosse, puis à Manchester et finalement à Rouen où il fit presque toute sa carrière dans la Maison Grafton à Malaunay. Passionné de chimie, comme son père et son grand-père, il rédigea une monumentale histoire de la teinture et de l'impression qu'il n'eut malheureusement pas le temps d'achever. Sa veuve légua le manuscrit de cet important travail à la Société Industrielle qui le confia au Musée d'Impression sur Etoffes. René-Manuel Horace Koechlin (783 bis) né à Lörrach en 1882 ; il fut chimiste dans une entreprise de Belfort.

## DESCENDANCE DE JEAN-JACQUES KOECHLIN (1776-1834) ET D'ANNE CATHERINE DOLLFUS (1760-1812)<sup>10</sup>

Parmi les arrières petits-enfants de Jean-Jacques Koechlin, Docteur en médecine à Mulhouse, nous trouvons un chimiste : René **Emmanuel Koechlin** (1859- ?). Né à Mulhouse, il épousa en 1890 Alice Blech (1867- ), issue d'une vieille famille mulhousienne établie à Sainte-Marie-aux-Mines. René Koechlin fera carrière à Rouen, Epinal et Lyon. Il eut quatre enfants dont Pierre Koechlin qui s'efforce aujourd'hui de resserrer les liens entre les membres de la famille.



Jean-Jacques Koechlin  
tableaux généalogiques de la famille Koechlin

## DESCENDANCE DE HARTMANN KOECHLIN ET DE SALOME ISELIN DE BALE <sup>11</sup>

Hartmann Koechlin (1755-1813) fut le huitième enfant de Samuel Koechlin et d'Elisabeth Hofer, donc un frère cadet de Jean Koechlin et du Dr. Jean-Jacques Koechlin. Il épousa Salomé Iselin (1760-1828), la fille du greffier syndic de Bâle Isaac Iselin. Il créa un tissage de velours de coton et de siamoises à Willer et à Remiremont et joua un rôle politique dans la République de Mulhouse lors de la négociation d'un traité commercial avec la France<sup>12</sup>. Son fils aîné, Isaac Koechlin (1784-1856) (96) lui succéda dans les entreprises de Willer et Remiremont qui prendront son nom (Maison Isaac Koechlin). Mais son troisième fils, Samuel (1785-1874) épouse Valérie Burckhardt de Bâle, se fixe dans cette ville et y crée la rubannerie Koechlin

<sup>10</sup> Mon grand-père, Jacques Kiener (1877-1965), industriel à Eloyes (Vosges), était un descendant de Jean-Jacques Koechlin. [Note d'Yves Antuszewicz]

<sup>11</sup> Mon beau-frère, Gérard Koechlin (1932-1979), industriel à Besançon, était un descendant de Hartmann Koechlin. [YA]

<sup>12</sup> Il fut député à Paris en 1790 pour les négociations relatives au traité de commerce avec la France. [Note d'Yves Antuszewicz]

et Fils. La fabrication des rubans de soie est alors la principale industrie de Bâle.

Leur fils Alphonse (1821- ) continue l'affaire paternelle et joue un rôle politique important. Il est conseiller d'Etat à Bâle. Par son mariage avec Adèle Geigy (1827- ), il entre dans cette importante famille d'industriels.

Leur fils, Charles Koechlin (1856- ) épouse Elisabeth Iselin et devient le chef de la maison Geigy, fabrique de produits chimiques. Il est aussi Colonel divisionnaire dans l'armée fédérale. Charles Koechlin-Iselin a six enfants dont le Pasteur Alphonse Charles Koechlin-Thumisen (1885- ), qui sera président du Conseil des églises de Bâle, Charles Emmanuel Koechlin (1889- ), qui sera Président du Conseil de Geigy et de l'association des industries chimiques de Bâle.

Enfin Hartmann Koechlin-Rhyner, Docteur ès-sciences et chimiste qui prendra la direction technique de Geigy.

Deux fils du pasteur Alphonse Koechlin : Bernard et Samuel et deux fils de Hartmann Koechlin-Rhyner : Hartmann et Alphonse Samuel sont encore en activité comme chimistes dans l'industrie bâloise.

Les renseignements donnés dans cette étude ont été puisés aux sources suivantes :

1. Histoire documentaire de l'Industrie de Mulhouse
2. Bulletins de la Société Industrielle de Mulhouse
3. Recherches et travaux des professeurs et anciens élèves de l'Ecole Supérieure de Chimie de Mulhouse - 1822-1872
4. Notices nécrologiques concernant les personnages cités
5. Correspondance privée de la Famille Koechlin
6. Tableaux généalogiques de la Famille Koechlin - Edit. 1914
7. Album de photographies d'Alexandre-Michel Antuszewicz
8. Archives personnelles d'Yves Antuszewicz.